

# 1

## Le nouveau

La porte de la classe s'est ouverte et un garçon est entré. Il semblait égaré devant nos trente paires d'yeux qui le dévissageaient. Les miens l'ont vu flou. Pourtant, ma vision est excellente. Il paraît qu'on ne peut pas tout faire en même temps : voir clair, et ressentir. Ou peut-être était-ce simplement parce que les radiateurs chauffaient trop et que j'étouffais. Peut-être aussi était-ce parce que je n'avais pas eu le temps d'avaler un petit déjeuner et que mon ventre gargouillait. En tout cas, j'ai tout de suite su que j'étais en train de vivre un « événement ».

M. Duval, le principal du collège, a pénétré derrière lui. Et là, ma vue est redevenue normale. Lui, je pouvais le décrire : il est petit, bedonnant, et les lunettes qu'il chausse sur le bout de son nez en trompette lui donnent l'allure d'un personnage de cirque qui va annoncer un numéro formidable. Et c'est exactement ce qu'il a fait.

– Je vous présente votre nouveau camarade, Julien Morel. Je vous demande de bien l'accueillir. Ce n'est pas facile d'intégrer une classe en cours d'année. N'est-ce pas ?

« N'est-ce pas ? », c'est l'expression dont M. Duval ponctue toutes ses phrases. Alors, forcément, ça nous a fait rire. Un rire qui a couru à bruit étouffé dans les rangs, mais sans éclater. On se moquait de M. Duval, pas du nouveau. Mais j'ai vu (parce que ma vue, soudain, devenait exceptionnelle) que le nouveau semblait malheureux de nos rires. Le tressautement de sa lèvre supérieure ne m'a pas échappé. C'est sa bouche que j'ai remarquée en premier.

Mme Randal, la prof d'anglais, a indiqué au nouveau une table libre où il pouvait s'installer. Il a rejoint sa place dans un silence assourdissant ; personne ne mouffait, tout le monde le regardait.

– *Welcome*, a lancé Mme Randal. Allez, vous pouvez tous lui souhaiter la bienvenue dans la langue de Shakespeare, nous a-t-elle encouragés.

Et nous, comme des moutons, on a prononcé un « *welcome* » traînant, long et mou, pas très convaincant. Julien a baissé la tête vers son sac et a sorti un cahier. Il ne nous a pas répondu « *thank you* ».

– Eh, Salomé, t'en penses quoi, du nouveau ?

C'est Louise qui m'a posé la question dès que nous nous sommes retrouvées dans la cour.

J'ai répondu « Bof », et heureusement que Louise renouait son lacet à ce moment-là parce que, sinon, elle m'aurait vue rougir.

– T'as raison, il est vraiment bof, a approuvé Louise.

Bizarrement, quand mon amie a répété « bof », j'ai pensé qu'elle avait raison et que je m'étais trompée. Dans la minute

qui a suivi, je me suis persuadée que le nouveau n'avait aucun intérêt. Et, plus les jours passaient, plus j'essayais de me ficher de ce garçon qui ne parlait à personne, ne souriait jamais et ne faisait pas le moindre effort pour communiquer avec les autres. Il se prenait pour qui, exactement? J'avais même oublié l'effet qu'il avait produit sur moi quand la porte de la classe s'était ouverte et que je l'avais aperçu pour la première fois.

Un mois s'est écoulé sans que nous reparlions de lui, Louise et moi. Mais un matin, elle est revenue à la charge.

– Il est quand même bizarre, ce mec, tu trouves pas?

– Tu parles de qui? lui ai-je demandé, alors que je savais très bien à qui elle pensait.

– Ben, du nouveau! a-t-elle répondu comme si c'était une évidence.

Le mot «bizarre» a produit un électrochoc. Elle avait raison.

– Oui, ai-je dit, il est bizarre.

– Mais tu le trouves comment?

– Franchement, j'en sais rien, je ne passe pas mon temps à l'observer!

Mais c'était faux. Je l'observais, justement. Et même si je le trouvais hautain, pas sympa, et que je me donnais toutes les raisons pour l'ignorer, quelque chose me captivait chez lui. Bon, je vais dire la vérité: il était hyper craquant. Il avait les cheveux noirs, une mèche sur l'œil, la peau brune et des yeux vert émeraude. (Il faudra que je vérifie si l'émeraude est vert clair ou vert foncé, mais lui, c'était vert très clair.) Pas très

grand, mais je n'aime pas les grands et leurs airs moqueurs quand ils se penchent vers moi pour me faire la bise. (On l'aura compris, je suis petite. Comme ça, c'est dit.)

J'ai fait la moue, du genre «mouais, pas terrible», mais je savais en disant ça que je me mentais à moi-même. On l'appelait «le nouveau» alors qu'on connaissait son prénom. Mais il restait tellement dans son coin qu'on n'avait pas envie de l'appeler Julien.

– Quand même, a continué Louise, personne ne lui parle, c'est pas cool.

– Oui, mais tu crois vraiment qu'il veut qu'on aille vers lui? C'est pas l'impression qu'il donne.

– On pourrait essayer, a insisté Louise. Juste pour voir. Juste comme un jeu. S'il nous envoie bouler, on saura que c'est un naze et on ne lui adressera plus jamais la parole.

– Pourquoi, n'ai-je pu m'empêcher de lui demander, il t'intéresse?

Louise m'a fusillée du regard.

– Non, c'est juste parce que je me mets à sa place. Ça t'arrive d'essayer de te mettre à la place des autres?

Je me suis sentie hyper mal. En gros, Louise m'accusait d'être égoïste. Mais elle se trompait! Ce que je craignais par-dessus tout, c'était d'avoir la preuve que ce garçon se fichait complètement de nous... de moi!

– Ça va, ne me fais pas la morale, ai-je maugréé. C'est vrai que ça ne doit pas être facile.

– Ah, quand même! Bon, on fait comment?

– C'est toi qui lui parles en premier.

Louise s'est moquée de moi.

– T'inquiète, je sais que t'es courageuse, mais pas trop!

Égoïste, trouillard... Heureusement qu'avec Louise je n'étais pas susceptible! On s'est dit qu'on agirait après la cantine et on s'est tapé dans la main pour se donner du courage. Moi, je me rassurais en me répétant que c'était un jeu et que ça n'irait pas plus loin. Et puis, Louise avait raison; c'est plus difficile pour un nouveau de faire les premiers pas que l'inverse. En tout cas, j'essayais de me persuader que je ne courais aucun risque. Je me répétais en boucle: «C'est un jeu!»

On a pris nos plateaux et on a choisi nos plats en se bouchant le nez tellement le menu, ce jour-là, était infâme.

On est allées s'asseoir avec nos betteraves trop cuites, nos épinards trop mous et notre viande trop sèche à une table où, par miracle, ne traînaient pas les restes du premier service. La carafe était vide, et j'ai proposé à Louise d'aller la remplir à la fontaine à eau. Évidemment, il y avait déjà trois élèves qui attendaient. Meuh veillait à ce que l'ordre règne dans la file d'attente. «Meuh», c'est le surnom qu'on donne au conseiller d'éducation parce que, justement, il nous considère comme du bétail. Et lorsqu'un élève a le malheur de finir dans son bureau, Meuh ne se prive pas de le taxer de jeune veau sans cervelle. Quand enfin est arrivé mon tour de remplir la carafe, j'ai été bousculée et elle m'a échappé des mains pour se briser en mille morceaux sur le carrelage.

– Merde! ai-je crié. (Et j'ai tout de suite pensé à maman qui m'aurait fait les gros yeux.)